

Brèves littéraires

Brèves

L'homme qui n'avait qu'une tête

Olivier Verdun

Numéro 78, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Verdun, O. (2009). L'homme qui n'avait qu'une tête. *Brèves littéraires*, (78), 65–69.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2009

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'HOMME QUI N'AVAIT QU'UNE TÊTE

à Franz Kafka

Au sortir d'une de mes nuits, alors que la lumière matutinale inondait le lit à baldaquin dans lequel ce qui me faisait office de corps aimait à se prélasser, j'eus le sentiment étrange d'être encore plus normal qu'à l'accoutumée. Je soupçonnais que quelque chose allait bien. Pas même la plus petite gueule de bois, malgré une longue accoutumance à la sobriété.

Engoncé dans ma viande, je devais me ressembler comme deux gouttes d'eau. Je faisais mine, dans la psyché, de n'y voir goutte. Je m'imposais force mimiques afin de brouiller les pistes. Il fallait pourtant se rendre à l'évidence, ma vanité dût-elle en souffrir : il y avait entre mon reflet et moi un air de famille indéniable que je mettais sur le compte d'une lointaine parenté. Mon hypothèse m'apparut néanmoins farfelue : je ne me connaissais aucun point commun avec moi-même qui eût justifié une entorse au principe des indiscernables.

Sans doute étais-je en proie à quelque hallucination visuelle, à moins que ce ne fût ce phénomène d'autoscopie dont j'avais eu vent en feuilletant de vieux manuels de psychiatrie. À ceci près que mon affection ne correspondait pas tout à fait à la nosographie : non seulement je me voyais dans le miroir à travers mes yeux, mais encore je me sentais dans mon propre corps, dans cette masse se vautrant sur le lit et s'étonnant de ce qu'elle pût s'épier elle-même. Peut-être avais-je un subit accès de paranoïa : j'étais cerné de toutes parts, à la fois vu et voyant, dans l'impossibilité d'échapper à mon champ de vision. Sans compter que la discrétion n'était pas mon fort : où que j'allasse, mon ombre me collait à la peau, elle me suivait comme un toutou ; j'avais beau me tourner le dos, faire

des pieds et des mains, me hisser sur mes épaules, fermer les yeux, jouer les absents ou, tout simplement, m'oublier. (*Je n'étais pas né de la dernière pluie.*)

Je voulus en avoir le cœur net. Aussi décidai-je de consulter. Je m'attendais au pire. Comme je ne pouvais me déplacer sans cet encombrant ego et que je voulais éviter qu'il ne prît trop de liberté, j'implorais une visite à domicile.

« De quoi souffrez-vous au juste ?

– Docteur, j'ai la curieuse impression d'être moi-même; je m'ai dans la peau; je m'emboîte le pas sans arrêt. Je commence à me casser les pieds. Quoi que je fasse, je m'ingénie à me singer; je n'ai jamais eu beaucoup d'imagination, encore moins l'esprit de contradiction. (*Une vraie réplique!*) Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Vous vous rendrez compte de visu que je suis victime d'une conspiration spéculaire : les miroirs se sont tous donné le mot; chacun y va de son petit reflet, à l'identique évidemment.

– Depuis quand êtes-vous le même ?

– Depuis toujours, si je ne m'abuse.

– Je pensais que le phénomène était bien plus ancien, rétorqua-t-il.

– La métamorphose s'est perdue dans la nuit des temps, juste après le lever du soleil.

– Vous avez de la veine : vous auriez pu vous réveiller dans la peau d'un insecte noirâtre ou d'un immonde scarabée et vous retrouver sens dessus dessous.

– J'eusse préféré, croyez-moi : je ne connais pas de pire désagrément que celui de passer inaperçu, qui plus est, dans le plus simple appareil.

– C'est peu commun, en effet, et terriblement humiliant, surtout quand on est d'un naturel discret.

– Que me conseillez-vous, docteur ?

– Pour l'instant, rien. Laissez-vous décanter quelques jours, quelques semaines s'il le faut; évitez de réfléchir, fuyez ombres et spectres comme la peste; si d'aventure la rencontre a lieu, réverbérez-vous; cessez de vous assumer et tout reviendra à la normale.

Fort de ce judicieux conseil, je pris la ferme résolution de faire comme si de rien n'était. « Ignorons-nous, me soufflai-je, et laissons-nous faire l'intéressant à l'envi. »

Je me surpris à m'étonner. Aussi redoublai-je de prudence à mon endroit. J'avais l'œil panoptique. Je devais voir sans me voir et me surprendre à m'éviter. Je me compliquais certes la tâche mais le je en valait la chandelle. Après quelques jours d'extraversion expérimentale, je repris mes esprits qui en avaient profité pour battre la campagne et travailler du chapeau. L'un d'entre eux manquait à l'appel. La peste soit du fat, regimbai-je ! C'est à y perdre son latin ! Comment voulez-vous que je me ressaisisse si je ne sais pas où j'ai l'esprit ? Sans doute est-il ailleurs mais où ? (*Honni soit qui mal y pense, entonnèrent-ils en chœur !*) Vous faites sécession, vous vous dessaisissez de vous-même, vous lâchez la bride et vous êtes saisi d'étonnement à l'idée que vous ne puissiez vous saisir. Voilà maintenant que je me mettais à faire de l'esprit, à abonder en saillies. On nageait dans le paradoxe. J'allais de mal en pis. Plût à Dieu que j'eusse le sens de l'humour, que je ne prisse pas la mouche aisément et que nous deux nous missions de l'eau dans notre vin, fût-ce provisoirement.

Le pacte de non-agression ne dura pas, en effet, autant que les contributions. L'ami de mon ennemi redevint mon ami. Le syndrome identitaire réapparut. Non que je succombasse à mon charme ou que je fusse naïf au point de feindre la sincérité. Je savais dépister la flagornerie là où on ne l'attendait point. Quoique d'un naturel confiant, j'avais du flair. Je m'entendais venir avec mes gros sabots, cingler toutes voiles dehors. Je ne perdais pas le nord. J'avais de la suite dans les idées. Je n'eus pas de cesse que je ne me harcelasse nuit et jour. Je m'éreintais. Je n'avais plus une minute à moi. Je finis par me prendre en grippe et par en vouloir à la terre entière. J'étais devenu une espèce de pivot autour duquel gravitaient les objets, un peu comme si j'agissais dans le

monde à travers mon corps. Les choses me narguaient tant et plus : elles ne me révélaiient que certains de leurs aspects, sous un angle déterminé, à une distance variable, sur fond de ceci ou de cela ; elles étaient passées maîtresses dans l'art de la manipulation ; je les soupçonnais de comploter entre elles, de manigancer quelque tour de passe-passe à mon rencontre. La tâche était du reste aisée : j'étais naturellement enclin à la complaisance et du genre bon public. J'avais l'étrange impression de baigner dans l'univers, d'être submergé par la présence physique des choses.

À mon grand étonnement, je m'aperçus qu'à chacun de mes réveils j'étais toujours là, sous le même aspect, les pieds sur terre. Et cette tête, toujours la même, cette tête au long cou plantée sur son promontoire tel un héliotrope narguant les cieux, je devais me résoudre à ne jamais pouvoir la perdre. À aucun moment il ne me fut donné de me réveiller autre, avec mon dos à la place de ma main droite, mon anus sous le nez, mes yeux repliés dans leur orbite ou, comble du raffinement, mon sexe en guise de langue. Mon corps était désespérément casanier et ô combien maniaque : il était allergique à l'ubiquité ; il refusait obstinément d'être au four et au moulin, ici et là, de courir la prétentaine, de découcher. Monsieur avait ses petites habitudes. Chacun devait être à sa place ; il eût été inconcevable qu'un pied se prît lui-même, qu'un estomac se digérât ou qu'une oreille s'admirât en train d'ouïr. Certes il avait le droit de lorgner du coin de l'œil qui bon lui semblait. Mais lorsqu'il s'agissait de poser à son tour, monsieur se dérobait à l'observation au motif qu'il lui était impossible de se mettre en perspective ; il lui aurait fallu disposer d'un second corps qui aurait été lui aussi rétif à tout nombrilisme. Le voyeur se défendait de tout voyeurisme. Quant à se mettre à la place d'un autre...

Un soir, las de me refléter sans jamais réussir à épouser ma propre image, je résolus de mettre fin à ce célibat ontologique. Je troquai la psyché contre une glace sans tain. J'eus l'idée de me décapiter pour voir la tête que je ferais. J'empoignai le coupe-chou qui traînait dans la

remise. Comme j'avais le cou oblong et délicat, je me tranchai comme une tartine, après avoir buté sur l'obstacle impérial de l'os et sur les muscles. J'avais la nuque raide, de quoi rebuter la plus hardie des schlagues. Je pris mon pied en me prenant la tête. Je n'étais guère habitué à ce genre de contorsion acrobatique mais je giclai à gros bouillons. On eût dit un lavabo qui se débouchait ou un bouchon de champagne qui sautait. Un vrai geysier. Je ne m'imaginais pas aussi écarlate. Je ruisselai d'extase à l'instar de sainte Thérèse. Je fis un bruit sourd en tombant sur le carrelage. Je ramassai ma tête. Je pouvais enfin me regarder dans le blanc des yeux. J'avais le regard fuyant. Insaisissable. Hagard. La franchise n'avait jamais été mon fort. Des ligaments pendouillaient à la surface du tronc. J'avais fière allure. Je songeai à Nectan de Hartland, à Livier de Marsal, à sainte Libaire, à tous ces saints céphalophores que l'hagiographie chrétienne avait consacrés. J'allais sans doute moi aussi être canonisé. Ce jour-là, je me poserai volontiers la couronne sur la tête. Je le mérite bien. J'ai toujours eu de l'ambition.